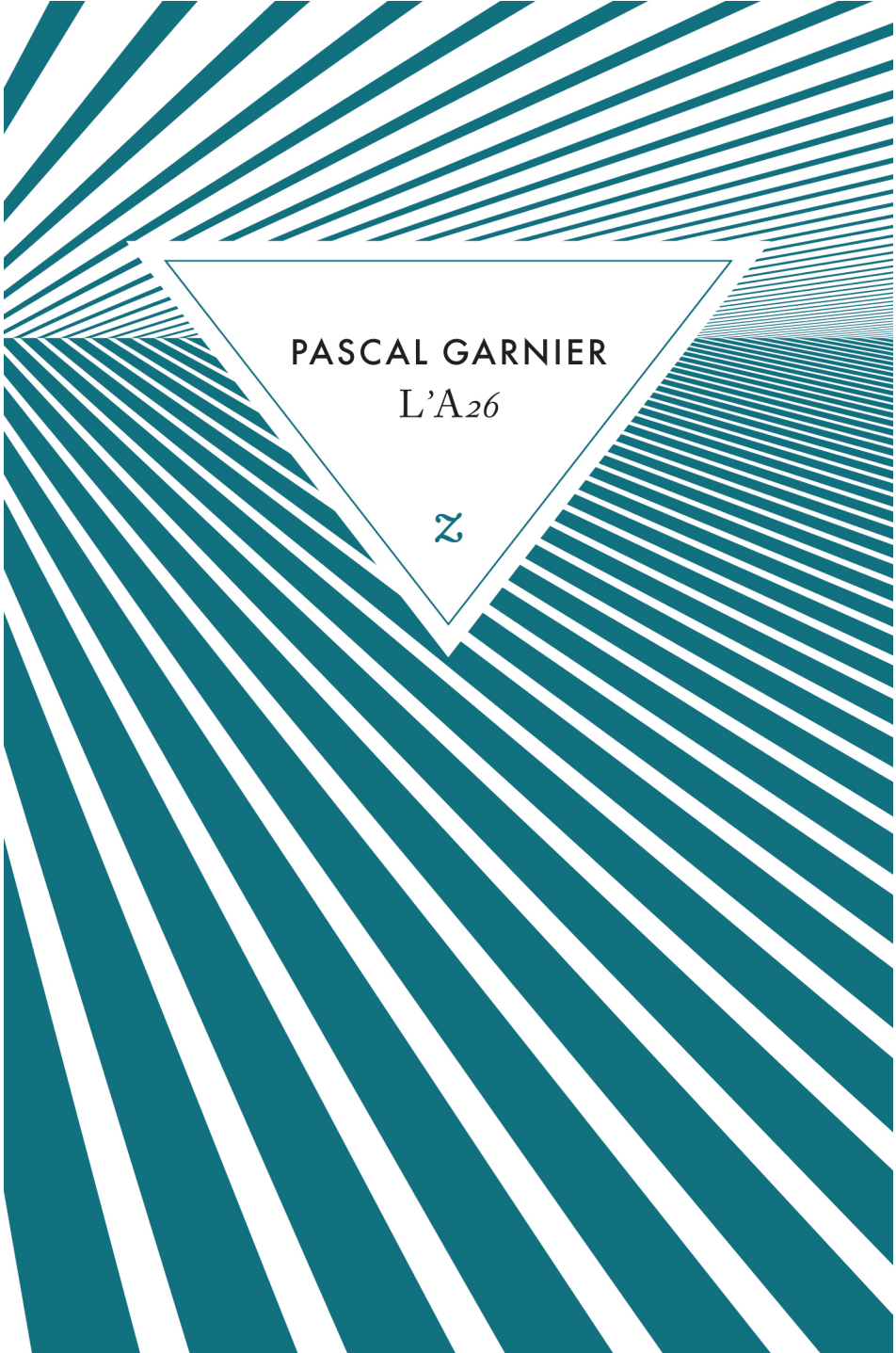




PASCAL GARNIER

L'A<sub>26</sub>

ℵ

« Humour vachard, lyrisme foudroyant, ambiguïtés dans les sentiments : ces caractéristiques étaient celles du regretté Pascal Garnier (1949-2010), et elles caracolent dans *L'A26*. »

Hubert Artus, *Lire Magazine*

« *L'A26* est peut-être le plus beau roman de Pascal Garnier, écrit comme il se lit, dans un souffle. » Michel Abescat, *Le Monde*

« Pascal Garnier fait sombrer l'Histoire du côté d'une poésie cruelle et serait une sorte de chantre pervers des naufrages humains. » *L'Humanité*

« Rien qu'avec de pauvres mots, de pauvres vies, cet écrivain-là irradie la littérature française de sincérité et de générosité. Chapeau bas. » Martine Laval, *Télérama*

« Il y a quelque chose de Simenon dans la manière de Pascal Garnier de cadrer serré, de ciseler les dialogues et de soigner les scènes. Avec un implacable tranchant, sans jamais hausser le ton. Comme pour mieux cueillir les lectrices et les lecteurs qui passent à portée de ce court et terrible roman. »

Alexandre Fillon, *Le Télégramme*

« Scènes terribles, splendides ! »

André Rollin, *Le Canard enchaîné*

« Un roman désespéré et cruel. Bouleversant. »

Elisabeth Nicolini, *La Vie*

« Un auteur qui fait parler la poudre noire avec de plus en plus de maturité. »

Guy Delhasse, *Le Matin*

« Ses récits gagnent en réalisme et en perspicacité, appuyés par une écriture poétique très maîtrisée et des dialogues crus. »

*X-Roads*

« Pascal Garnier, avec des bonheurs d'écriture, des trouvailles, des mots joliment éclairés, un sens emballant de l'ambiance, démontre combien une plume talentueuse est capable de briller dans un camaïeu de gris. »

Jacques Bertho, *L'Alsace*

« Dans cet environnement sordide et macabre, transfiguré par une écriture poétique et noire, Pascal Garnier nous fait aimer ses personnages, détraqués malgré eux. »

Paul Renard, *Nord'*

« Un roman fou, bref et intense avec un duo principal qui ne manque pas de piquant. »

Hervé Mestron, *L'Ours polar*

« Un récit glauque, sordide, cruel, brut dans un milieu où la misère sociale, humaine et psychologique règne. »

Laetitia Chrétien, *Le Journal du Centre*

« P. Garnier est surtout un véritable écrivain qui réussit par ses mots à faire naître un univers dans lequel les cauchemars les plus effroyables sont créateurs de poésie. »

*Bulletin critique du livre français*

« Le style Garnier, ce sont des hommes et des femmes qui ont tendance à voir leur avenir dans le rétroviseur. »

Miranda Mirette, *Astro Aspro*

« Chronique d'une déchéance pas du tout ordinaire, ce roman noir traversé de personnages hors normes est un condensé d'amours contrariées, de désirs refoulés, de regrets éternels et d'aspirations vaines. »

*La Tête en noir*

## WEB



« Un formidable roman noir qui allie avec virtuosité le sombre, l'humour et le grotesque. »

Olivier Verstraete, *Radio Cité Vauban*

<https://chroniques-livres.captivate.fm/episode/chronique-du-livre-la26-rcv99>

## La viduité

« On retrouve ici toute sa tendresse pour la foutraque folie de ses personnages, cette aspiration à une vide ataraxie, et comment, assez mal, on se soustrait à la dinguerie dite normale. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2026/05/29/la26-pascal-garnier/>



## Le cimetière des rêves

La poésie noire de Pascal Garnier, direct au cœur

### TROP PRÈS DU BORD

de Pascal Garnier.  
Fleuve noir, 189 p., 42 F (6,40 €).  
(Inédit.)

### L'A 26

de Pascal Garnier.  
Zulma, « Quatre-Bis », 102 p.,  
59 F (8,99 €).  
(Inédit.)

Comment rester insensible à la poésie noire de Pascal Garnier ? A cet art déchirant de dire en quelques traits aussi aigus que tendres les petites gens, les vies minuscules, les destins avortés. A cette manière dévastatrice de faire entendre le fracas de toutes ces existences brisées. Auteur de livres pour enfants, peintre, Pascal Garnier construit depuis *La Solution esquimau* (Fleuve noir, 1996) une œuvre originale aux marges du roman noir. Des histoires d'apparence simple, de plus en plus rapides et tranchantes, bâties sur le fil d'infimes dérapages, de micro-révoltes, de ces brusques basculements dans la violence et la folie qui noircissent d'ordinaire les colonnes « faits divers » des journaux. Avec un rare talent pour rendre leur dimension essentiellement tragique.

Pascal Garnier s'intéresse à ces gens auxquels personne ne prête attention. Les modestes, les transparents, les solitaires, les êtres à l'écart, repliés sur eux-mêmes. Les lieux qu'ils habitent leur ressemblent, gris et anonymes, même s'il s'agit de grandes villes, comme Versailles, qui apparaissait dans *Les Insulaires* (Fleuve noir, 1998) comme une cité fantôme, engourdie sous la neige, « escargotée sur elle-même dans la nuit et le froid ». Lucide jusqu'à l'écorchure, le regard n'est jamais caustique ni méprisant. Il touche simplement juste, direct au cœur, comme cette ultime image que le héros de *La Solution esquimau* emportait du pavillon de banlieue où il avait passé son enfance : « Au bout de la rue, le pavillon tenait en entier dans le rétroviseur. Si on l'avait retourné, il serait tombé de la neige. » Blessés, piégés par la vie, les morts-vivants de Pascal Garnier hantent les cimetières de leur mémoire, de leurs rêves et de leurs désirs, jusqu'au jour où tout dérape. Dans la tentation de l'enfermement, total et définitif. Ou celle de la révolte, brutale et dévastatrice.

C'est cette seconde voie que va choisir Eliette, l'héroïne de *Trop près du bord*. Le roman la saisit deux ans après la mort de son mari. Retirée, à soixante-quatre ans, dans cette maison de l'Ardèche où le couple s'appropriait à d'« éternelles vacances », elle piétine entre une biographie de Colette, France-Musique et ses présentateurs aux voix de « curés hépatiques » et les plaisirs mirotons des premières jardinières de légumes. Eliette cependant n'est pas dupe. Sans doute d'ailleurs ne l'a-t-elle jamais été. Ni du rapetissement de son univers, de cette « incarcération qui pousse à l'incarcération ». Ni de ses liens de plus en plus

lâches et pervers avec ses enfants supposés donner du sens à sa vie. Un sens inexorable. Celui de la raison. Celui du sacrifice d'elle-même : bonne épouse, bonne mère, veuve digne. Eliette sent bien pourtant, dans l'atmosphère vibrante de ce printemps ardéchois, la nécessité du contraire. D'un « petit grain de folie pour ne pas sombrer dans la raison ». Quand celui-ci se présentera, en la personne d'Etienne, en panne sur la route, Eliette, pour la première fois, n'hésitera pas, même si quelque chose, très vite, lui souffle qu'elle devrait se méfier...

Avec la minutie d'un entomologiste, Pascal Garnier raconte ainsi la « métamorphose de la veuve noire en papillon bleu », l'itinéraire d'une femme qui découvre sur le tard le monde et les autres. Et par conséquent se révèle à elle-même, au-delà de tout ce qu'elle pouvait imaginer. Avant de payer le prix fort pour s'être approchée un peu trop près du bord. Dans les romans de Pascal Garnier, en effet, les personnages n'échappent que difficilement à leur destin. Ceux qui tentent de s'en évader finissent toujours par se brûler les ailes. « Pas de quoi en faire un plat », s'écrit l'auteur in extremis ; « tant qu'on n'est pas mort, on est en vie ».

**Resserré, parfaitement tendu,** *Trop près du bord* traduit une tendance à l'épure, encore plus évidente dans *L'A 26*. Le Nord qui lui sert de cadre est décrit en quelques lignes, d'une remarquable efficacité. Celui « des maisons de briques brunes ajustées comme le jeu de Lego d'un enfant sans imagination ». Un endroit perdu, désespérant d'ennui, éventré par le chantier d'une autoroute, l'A 26, symbole peut-être de la modernité ou de la vie qui, à l'instar des voitures, ne fait que passer. A toute vitesse. Des voitures qui n'emmèneront jamais Yolande, enfermée chez elle depuis la Libération, à ruminer sa honte et sa haine de ceux qui l'ont rejetée après l'avoir tondu. Qui n'emmèneront jamais Bernard, son frère, passé à côté de sa vie, « un gros cadeau dont il n'a jamais osé dénouer le ruban ». Qui n'emmèneront jamais non plus ces femmes dont les corps s'accumulent brutalement dans les coulées de béton du chantier. Parce que Bernard, sur le point de succomber à un cancer, se sentira soudain « fort comme la mort »...

Le lecteur sort de cette éprouvante histoire passablement chahuté, ébloui par la noirceur du trait, bousculé par l'explosion de violence finale. *L'A 26* est peut-être le plus beau roman de Pascal Garnier, écrit comme il se lit, dans un souffle. Le plus sombre aussi, terrifiant dans sa description d'une implacable trajectoire de mort. D'un fascinant gâchis. « Qu'est-ce qui nous resterait si on n'avait plus de regrets ? » s'écrit un des personnages au centre du livre. « Des remords peut-être... » Comme dans la vie, les cauchemars mis en scène par Pascal Garnier ne sont souvent que « des rêves qui ont mal tourné ».

Michel Abescat

# L'Humanité

## SÉLECTION NOIRE

### POÉSIE À TOMBEAU OUVERT SUR L'AUTOROUTE

« Il fait froid, dans ce monde, et ça va finir par se savoir. » Pascal Garnier est une griffe novatrice dans le paysage du noir. Il fait sombrer l'Histoire du côté d'une poésie cruelle et serait une sorte de chanteur pervers des naufrages humains. Son écriture sillonne les actes criminels ou désespérés (disons les deux) des « fautifs de la vie ». Une vieille femme – ex-tondue de la Libération – regarde la vie par le trou de la serrure, fait sauter les ampoules des réverbères rien qu'en les fixant... Son frère Bernard, « condamné » par le cancer, utilise le chantier de l'A 26, dans le nord de la France, comme dépotoir, en y jetant les corps des femmes qu'il trucidé. Mais il restera toujours « toutes ces choses qu'on ne peut pas tuer avec un fusil parce qu'elles sont déjà mortes ».

*L'A 26, de Pascal Garnier. Éditions*

*Zulma, 103 pages, 59 francs.*

*Et aussi Trop près du bord. Éditions*  
*Fleuve noir, 190 pages, 42 francs.*

**ROMANS NOIRS.** Fin d'un étiquetage désuet – «polar» – pour cette rubrique, et ouverture sur des auteurs, comme Pascal Garnier.

# ÉCRIRE, SI PRÈS DU BORD...

**A**vec *Chambre 12*, Pascal Garnier poursuit une œuvre délicate, sur le fil d'une quête périlleuse : comment rester digne quand bien même la vie tente de vous aplatiser ? Eh oui, la page ne s'appelle plus « Polar »... L'étiquetage est un jeu bien compliqué, mais la littérature policière devient peut-être une expression réductrice et fourretout : des histoires de gendarmes et de voleurs ? Nous entendons proposer ici des romans qui ne mettent pas toujours en scène flics ou privés, où il n'y a pas forcément d'intrigue policière ; simplement des portraits de gens aux drames forgés par une vie d'une telle banalité qu'on passe à côté. Comme l'écrit Jean-Claude Pirotte (phrase mise en exergue par Michelle Lesbre dans *Un homme assis*) : « Le monde est une trame inextricable d'histoires qui ne commencent pas, et qui finissent dans la confusion la plus scandaleusement ordinaire. » Pascal Garnier est de ces écrivains qui refusent de se laisser happer par un nombri-

lisme ambiant dans les Lettres, et qui préfèrent s'effacer devant leurs personnages, qui savent le faire avec l'humilité dont seuls les grands romanciers sont capables ; ils paraissent fous, entêtés, persuadés que la vie de leurs personnages est plus précieuse que la leur. Garnier vit dans – et à travers – ses livres, comme s'ils étaient une extension de son existence. Dans cet hôtel modeste près des Gobelins, à Paris, il est installé dans une chambre à la tapisserie décollée, une bouteille de whisky dans un placard (« Je fais même épicerie, ici. »). Des piles de linge sont entassées au pied des portes, et les personnages de son dernier roman, *Chambre 12* (publié dans la « blanche » de Flammarion) pourraient être les occupants de l'hôtel qui a servi de cadre au roman : « Je ne savais pas que c'était vraiment comme ça : les draps, la fille qui fait les chambres... En revenant ici, je me retrouve, encore plus que je ne le pensais, dans mon roman. On dirait que quand tu écris, tu n'évoques pas les gens, tu les invoques ; c'est une sorte de vaudou, tu veux que ça existe, alors ça existe... » Il vient d'offrir le roman à la patronne de l'hôtel en lui signifiant bien que toute coïncidence, etc. : « Je suis un grand menteur ; mais je crois que ce qui fait le malheur des gens, c'est qu'ils n'ont pas conscience de vivre une existence exceptionnelle, alors moi je leur donne. »

Avec une quarantaine de titres, des traductions en six langues



Pascal Garnier poursuit une œuvre délicate sur le fil d'une quête périlleuse.

## Chambre 12

**L**a vie des uns et des autres se dissipe dans les limbes des étages. C'était ça la vie sur terre, des passages furtifs, de bonnes et de mauvaises fortunes. Dans ce petit hôtel du 13<sup>e</sup> arrondissement, Charles, ex-taulard – dix ans de prison pour avoir tué sa femme – est gardien de nuit. Solitaire, sans histoire, qui a fait table rase de celles qui ne tenaient qu'à un fil, est peut-être devenu un homme « stable », avec des « habitudes » quotidiennes, des amis au troquet Le Balto. Il a cinquante-cinq ans, et quelques avaries : « (...) une vague douleur dans la poitrine, des craquements dans les articulations (...) » Jamais rien de bien grave, juste de l'érosion. La rouille ne dort jamais. En prison, il a pris goût à la lecture, comme d'autres se mettent à la boisson, et lit le *Journal d'une femme de chambre*. Il fait bien son travail ; sa patronne lui fait confiance... Un jour, une grande dame – son visage semble familier

à tout le monde – prend la chambre 12. L'élégante russe Uta ressemble à Charles : indépendante, elle est fragile comme lui. Charles, malgré son impression « de mettre les pieds dans une vie en déroute », noue avec elle une singulière et étrange relation, comme des enfants qui jouent avec le feu : l'envie de l'allumer et la peur de se brûler. Elle l'entraînera vers une autre vie, soit un début « acceptable » d'une fin probable ; ils s'échineront à remettre de l'ordre dans des vies aux parcelles mélangées. Garnier est indéniablement attaché à ses personnages, semble vouloir les préserver, même s'il sait qu'il ne peut pas changer leur destin. Il reste une écriture à fleur de peau, rigoureuse, un ton juste, aux airs poétiques : un livre magnifique, tragique, mais si plein d'espoir ; car avec un peu de clairvoyance et de volonté, les humains seraient des gens bien... **C. F.**

Ed. Flammarion, 136 pages, 89 francs.

– même en braille –, Pascal Garnier commence enfin à être reconnu. Il a brûlé tant de vies qu'il ne les compte plus. Il a été chanteur de rock, châtelain, routard (il connaît par cœur les routes du Népal), s'est marié plusieurs fois, est peintre, et écrit, depuis l'âge de trente-six ans, pour la jeunesse et pour les adultes, refusant d'être annexé sous quelque bannière que ce soit : « Je suis solitaire mais solitaire. On naît seul, on meurt seul, toute la vie on est seul, et c'est très bien comme ça... j'ai toujours été snob chez les voyous et voyou chez les snobs, j'habite entre deux chaises, c'est là où je me sens le plus confortable. Je peux vivre dans des squats, dans des hôtels modestes, mais j'aime aussi les salles de bains avec des robinets dorés. »

**Le polar ? « Ça n'a plus de sens ; chez Flammarion, on m'a proposé de me mettre dans la collection « noire », mais j'en ai marre des étiquettes ; ça me fait râler quand je vais chercher des Simonon à la bibliothèque de les voir en polar, même un roman comme *Trois chambres à Manhattan*. C'est de l'apartheid. Ce qui m'intéresse dans le polar, c'est d'être en poche, et dans les gares... On ne doit pas s'enfermer dans une famille, je suis resté sur le cliché « familles je vous hais » ; la seule chose vitale est : est-ce que j'ai écrit une bonne page ? Je commence tout juste à savoir ce que représente l'acte d'écrire, le fait d'être impliqué dans une histoire humaine, en observant que les hommes restent comme des nains sur la pointe des pieds, c'est leur condition... »**

Une certitude : écrire, c'est se mettre en danger. « C'est se mettre dans la peau des autres, je peux me transformer en chien, en vieille dame, en serviette-éponge... » L'obsession, chez les personnages de Garnier, c'est la terrible idée du commencement du monde ; mais l'auteur ne joue pas sur le registre de la misanthropie ou du pessimisme, comme un Cioran. *De l'inconvénient d'être né*, il tire une leçon du passage sur terre éminemment morale : les humains sont fragiles, alors il faut qu'ils prennent soin les uns des autres.

Et pour conclure, de citer Woody Allen, une phrase qu'il souhaite placer en préambule de son prochain roman : « Tant qu'ils seront mortels, les hommes ne seront jamais vraiment décontractés. »

**CÉDRIC FABRE**

Lire aussi : Trop près du bord (*Fleuve Noir*), l'A26 (*Zulma*).

**"L'A26", de Pascal Garnier**

**Roman** Le frère, la sœur. Il a tout raté et erre en voiture sur les routes du Nord. Elle est une recluse volontaire. C'est sombre, cruel. Et foudroyant.

# Couleur d'asphalte

**L**ens, Liévin, Nœux-les-Mines, Béthune et puis, au loin, le terminus, Calais, la mer, verte, marron, c'est selon... L'implacable modernité est en marche : l'autoroute A26 éventre la terre, rase les terroirs, défie le ciel plombé, étire sa sinieuse beauté en millions de mètres cubes de béton. Dans ce pays « où il ne pousse que des croix », les cimetières « à » soldats rivalisent avec « des villages, maisons de briques brunes ajustées comme le jeu de Lego d'un enfant sans imagination ». Aux fenêtres, des rideaux de dentelle où sont brodés des paons... Souvent, Bernard prend sa voiture, avale des kilomètres pour rien, pour un semblant de liberté, rôde sur le chantier de l'A26, se dit qu'« il ne peut pas aller longtemps nulle part », retransverse des patelins : « A moins d'avoir coulé une bielle, qui pourrait s'arrêter dans l'un d'eux ? Pourtant des gens vivent là, y ont des joies, des peines, tout comme ceux qui habitent des paysages de carte postale barbouillés d'azur et de soleil. »

Le frère et la sœur, Bernard et Yolande, sont les deux personnages pour lesquels Pascal Garnier (1) a imaginé ce foudroyant roman, d'une sombre splendeur, d'une cruelle poésie. Nul aussi bien que ce Lyonnais ne sait dire le Nord, ce pays

d'une terrible ambivalence : « Ça a beau être moche ici, c'est le plus somptueux paysage de la terre. » Personne n'y comprend rien, c'est comme cela. Les couleurs d'ici, noire la terre, rouge la brique, ont imprégné son langage. Alors il écrit le rouge et le noir, les rêves et les résignations. La vie et la mort. Il écrit les gens de là-bas, leur donne un corps, leur offre un cœur. Bernard, Yolande et les autres se nourrissent de crêpes, de « bière de ménage », de pâles souvenirs. Leur présent sent, déjà, la charogne : étriés, hachés, moulins par un foutu destin, ils ne croient plus au bonheur, même au tout petit bonheur.

Yolande, qui a « entre 20 et 60 ans », haineuse, honteuse, est une recluse volontaire. De mauvais coiffeurs lui ont rasé le crâne. C'était à la Libération. Depuis, Bernard, le cheminot, protège la monstresse, calfeutre sa folie. Lui est devenu un vieux garçon. Jadis, il séduisait Jacqueline. Une Jacqueline qui, lassée de l'attendre, s'est mariée à un lourdaud, un tenancier de bistrot. Lorsque Bernard regarde sa Jacqueline se démenier, briquer comme une furie les tables du café, il se souvient alors de la douceur de ses mains. Une lourde sensualité émerge de ces brèves images. Même si ces mains-là sentent désormais « l'eau de Javel et la serpillière », il les aime. Pourquoi ont-ils marché à côté de leurs vies ? Alors Bernard s'en va, sur les routes, Lens, Nœux-les-Mines, Béthune, glane d'innocentes filles, souille leur arrogante jeunesse. Et puisqu'il a tout raté, qu'il « se sent fort comme la mort », il leur offre une tombe, dans le béton froid de l'A26. C'est sa revanche.

L'A26 est le plus émouvant des textes de Pascal Garnier. Son écriture sobre, sombre, se met au

**Deux inédits en collection**

**de poche** : L'A26, éd. Zulma, 102 p., 59 F ; et Trop près du bord, éd. Fleuve noir, 189 p., 42 F.



MICHEL SEMENANO/NIETIS

service de ses personnages et fait de ce roman noir un roman d'amour. Déjà, dans *Les Insulaires* (Fleuve noir, 1998), il y avait cette obsession de la fratrie, des rapports douteux, entre répulsion et attirance, et cet art si ténu de rendre beaux des lieux anonymes, ville grise, maison vide ou trop lourde de passé.

Comme celle d'Eliette, héroïne de *Trop près du bord*, publié en avril dernier. Eliette est veuve depuis un an, ses enfants sont partis. Elle a le cœur gros mais se sent libre ; elle ressasse son ennui mais laisse éclore d'incorrects remords... ceux d'avoir été trop longtemps parfaite. Quand le destin habillé en homme frappera à sa porte, elle va s'y amarrer avec la force du désespoir... Et tant pis si la douleur, la mort seront au rendez-vous. Eliette, animée, guidée par la tendresse de Pascal Garnier, n'est pas seulement un personnage remarquable. Elle devient vraie, belle, une femme digne jusqu'au bout de sa vie.

Pascal Garnier fond dans un même élan réalité et fiction, nargue les bons sentiments, rejette l'air du temps, met à la trappe cynisme et mépris. Rien qu'avec de pauvres mots, de pauvres vies, cet écrivain-là irradie la littérature française de sincérité et de générosité. Chapeau bas ●

**Martine Laval**

## Les jeunes et la lecture

Avant de proférer des discours alarmistes sur la fin de la lecture, mieux vaut y regarder de plus près. C'est ce qu'ont fait Christian Baudelot et ses deux acolytes en suivant les pratiques et les contenus des lectures de mille deux cents collégiens pendant les quatre ans censés les amener au bac. On rappellera que Christian Baudelot est l'auteur bien connu, avec son compère Roger Establet, de célèbres cris d'optimisme sur l'état des cerveaux scolaires (*Le niveau monte* et *Allez les filles !*). Cette étude sur la lecture des jeunes s'inscrit dans le même mouvement sociologique : regarder avant de juger, prendre en compte la longue histoire de l'instruction avant de décider s'il faut se lamenter que bien peu de lycéens estiment Mme Bovary plus importante que Betty Mahmoody (l'auteur de *Jamais sans ma fille*) ; ou au contraire se réjouir que seul un quart de la jeune génération soit aujourd'hui totalement réfractaire au livre quand, il y a cinquante ans, seulement 10 % de la population accédait au baccalauréat.

Le bilan dressé par cette vaste enquête est passionnant parce que nuancé... parfois même contradictoire, comme l'est la réalité. Retenons, parmi les multiples éléments qui retiennent l'attention, une conclusion qui devrait secouer l'Education nationale : la réussite dans les études n'est pas fonction de l'assiduité à la lecture ; pire : le lycée consacre la rupture entre la lecture scolaire et la lecture personnelle... au profit de la première ! Plus longtemps vous allez à l'école, moins vous vous appropriiez l'acte de lire pour vous-même. A méditer, donc, avant les devoirs de vacances !

**Catherine Portevin**

(1) Pascal Garnier écrit également pour la jeunesse : *Traqués* (Ecole des loisirs), *Dico dingo* (Nathan), *Cas de figures* (Syros), etc.

Et pourtant, ils lisent... de Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez. Ed. du Seuil, 250 p., 130 F. Lire aussi le document sur les bibliothèques en page 10.

## Attention, travaux !

**"L'A 26"**

de Pascal Garnier  
(Zulma, 180 p., 89 F)

**E**LLE est là, enfermée depuis plus de cinquante ans. Recluse. Elle vit dans un appartement-décharge où les rats creusent des galeries dans les détritiques. Son frère Bernard, employé à la SNCF, habite avec elle. Elle, la Yolande qui, un jour d'autrefois, au café de la Gare, a été tondu par André le bistrotier, aidé de quelques amis. Elle ne se souvient plus du « nom de ce boche »... mais ne peut oublier qu'en sortant du café « c'est cette goutte d'eau en tombant sur son crâne fraîchement

*rasé qui lui avait fait le plus mal, un bruit assourdissant, comme un coup de gong qui n'avait plus jamais quitté sa tête ». Au début, quand ses cheveux repoussent, elle sait aussi que son frère « adorait passer sa main sur sa tête. Tous ces petits poils qui se dressaient lui faisaient comme de l'électricité dans le creux de la main ».*

Depuis, ils ne se sont plus quittés : Bernard prisonnier de Yolande, Yolande prisonnière de son passé. Ils se sont presque aimés un soir de fièvre : c'était « un jeudi après-midi, il avait la grippe. C'était en hiver, la dernière année de la guerre. Elle avait froid et

*s'était allongée à côté de lui dans le lit. On avait tout le temps froid ».*

Aujourd'hui, malade, Bernard a tout le temps peur : du paysage saccagé par les travaux de l'autoroute A 26, qui, d'Arras à Lille, fracassent même les arbres, défoncent les champs – « on dirait que la terre vomit la boue ». Et les rails le long du quai ? « Tout est rouillé ici, même les cailloux du ballast, même les herbes qui survivent au bord de la voie. Le chemin de fer a tracé son sillon, une longue cicatrice ourlée de sang coagulé. »

Le sang justement ! Mais que fait Bernard, dans sa R 5, aux alentours de l'A 26 en

construction ? Il rencontre Maryse, une auto-stoppeuse ; beaucoup plus loin, à Lille, il y a ce dîner impromptu, dans une brasserie, avec Irène, visage qui lui revient du temps de l'école... Et le gamin croisé un soir sur un pont désaffecté : autant d'événements qui se terminent mal. Lui, Bernard, il fuit son cancer et sa sœur. Jusqu'à quand ? Et Yolande, à la fin... folle ou trop lucide ? Scènes terribles, splendides !

Ce roman de Pascal Garnier, aussi étrange qu'implacable, est, à l'image de l'A 26, un chantier avec ses panneaux « Attention travaux »... mal éclairés dans la nuit.

**André Rollin**

## critiques policiers



# Laissés pour compte

### TROP PRÈS DU BORD

par Pascal Garnier

189 p., *Fleuve noir*, 42 F

### L'A 26

par Pascal Garnier

102 p., *Zulma*, 59 F



Eliette, l'héroïne de *Trop près du bord*, est une veuve qui rechigne à se retirer de la vie. Plus vraiment jeune, pas tout à fait vieille, des enfants grands et des voisins trop braves pour l'égayer, elle attend sans y croire des jours plus improvisés. L'inconnu s'appelle Étienne, un peu rêveur, un peu voyou, un peu dealer et tout à fait menteur. Avec lui, Eliette pourrait repartir du côté de l'émotion,

mais avec Pascal Garnier le bonheur n'est jamais à la mode. Même topo avec les personnages de *L'A 26*. Voici Yolande qui ne vit plus que dans le passé, cette fin de guerre de 40 où elle a été tondue. Son frère, Bernard, retraité de la SNCF, qui ressemble à Eliette au masculin, aimerait bien serrer une femme dans ses bras, partir pour d'autres aventures, mais le sacrifice familial fait partie de ses gènes, comme ce cancer qui le ronge sans pitié. Restent la boue du Nord, les filles qu'on prend en stop et qui vous agacent les sens. N'attendez pas chez Pascal Garnier du thriller ou de l'enquête méticuleuse. Ce sont les gens qui l'intéressent, les perdants qui n'ont ja-

mais rien vécu et qui attendent sur le bord de la route que la chance passe enfin. Pessimiste, il ne leur laisse aucun espoir. Garnier aime les villages poisseux, les rues sans grâce, les médiocres qui n'essaient même pas d'avoir l'air. Dans ses livres, on boit trop de vin qui tord l'estomac, on tue pour soulager sa mauvaise humeur, on n'a guère d'états d'âme – c'est réservé aux riches. Garnier soigne avant tout le détail : le geste de la main, le regard qui se perd. Il en oublie que dans le polar il faut aussi des histoires construites, mais on lui pardonne puisqu'il rattrape tout cela par l'humour désespéré et l'émotion qui tord le cœur.

DINAH BRAND

L I V R E S

# Bouquiner au vert

*Récit, polar, chronique, roman, fable : suite de notre sélection d'ouvrages à caler dans la valise avant de prendre la route des vacances.*

## Roman

«*L'A26*»,  
de Pascal  
Garnier



Dans le genre roman noir, *L'A26* est un sommet. Le lieu ? Un pays situé là-haut, du côté de Lens et Béthune, à proximité de l'autoroute A26, encore en chantier, pleine de boue et de trous. Un coin où « *il n'y a rien que de la bière de ménage et des monuments aux morts* ». Gris et moche. Comme sont moches Yolande et Bernard, le frère et la sœur. Elle, sans âge, recluse volontaire depuis qu'à la Libération on l'a tondue. Lui, employé à la SNCF, malade d'un cancer, devenu vieux garçon pour la protéger. Il aimait Jacqueline autrefois, qui, lassée d'attendre, a épousé un sinistre limonadier.

Le seul plaisir de Bernard est de partir sur les routes avec sa R5, à l'aventure, toujours prêt à recueillir des femmes égarées. Sombre histoire que Pascal Garnier nous raconte là ! Faite de pauvres vies ratées, de personnages pathétiques aux rapports ambigus, au passé douloureux, qui leur colle à la peau. Un roman désespéré et cruel. Bouleversant. Zulma, 59 F.

ELISABETH NICOLINI



## Poche. « L'A26 », le premier roman noir de Pascal Garnier

Par Alexandre Fillon  
Le 12 mai 2026 à 12h00



(© Zulma poche)

La noirceur est totale. Une fois ouvert *L'A26* du regretté Pascal Garnier (1949-2010), impossible de ne pas y avancer pas à pas. Sidéré par ce décor du Nord, quelque part du côté d'Arras. Par cette maison où cohabitent un frère et une sœur. Bernard et Yvonne Bonnet. L'employé SNCF qui travaillait à la gare avant que la maladie le rattrape. Et celle qui a été tondu à la Libération et ne sort jamais...

Il y a quelque chose de Simenon dans la manière de Pascal Garnier de cadrer serré, de ciseler les dialogues et de soigner les scènes. Avec un implacable tranchant, sans jamais hausser le ton. Comme pour mieux cueillir les lectrices et les lecteurs qui passent à portée de ce court et terrible roman.

22 juin 93 - LE MATIN.

Coup de cœur, coup de polar



par Guy Delhasse

## Les petits noirs de chez Zulma

**U**ne collection de polars qui traîne la patte chez les libraires, ce n'est pas le pied pour l'activité éditoriale.

Chez Zulma, éditeur à Toulouse, ce genre de considération n'est pas d'actualité : sa petite collection de poche montre patte blanche partout où elle apparaît même si dans nos contrées, elle reste plutôt confidentielle. Les accroches pour cartonner ne manquent pas, que lui faut-il ?

Le nouveau Pascal Garnier s'est tracé l'« A26 » sur la couverture, il est le signe d'une belle avancée vers le Nord : nous sommes bien dans une région pluvieuse, du côté d'Arras. Un immense chantier perdu dans la boue, un lieu génial pour cacher des cadavres. Bernard, viré de la SNCF pour maladie grave ne se prive pas pour parsemer la campagne de quelques cadavres de femme.

Il vit sous le même toit qu'une sœur à laquelle il manque quelques tuiles : elle adore les crêpes, les vieux journaux bouffés par les rats, vit au milieu de souvenirs douloureux du temps de la Libération, s'appelle Yolande et adore son frangin. Yolande et Bernard, le couple. Replié sur lui-même comme un vieux carton moisi qui trouvera dans l'excès de violence le juste mépris du destin. Un roman dur qui se lit avec un plaisir de voyeur en trois traits rapides. A signaler que Pascal Garnier avait sorti « La place du mort », au Fleuve Noir et chez le même éditeur, « Trop près du bord ». Un auteur qui fait parler la poudre noire avec de plus en plus de maturité.

### Descente aux enfers

Max Genève a fait connaître son détective Simon Rose par une Série Noire intitulée « Le tueur du cinq du mois », mais c'est bel et bien notre petite noire de chez Zulma qui l'avait mis en poche dès 1995

avec « Autopsie d'un biographe ». Simon Rose est un personnage très attachant. Dans Tigresse, il est confronté à une très, très sale histoire de cinéma porno qui l'a mené du côté de Bar-le-Duc. En fait, en pistant un collègue refroidi par un tueur inconnu, notre privé tombe les deux pieds dans une infernale descente aux enfers. Des cinéastes ont décidé de capturer trois femmes pour les donner en pâture à des chiens sous l'œil de caméras qui tournent un « snuff-movie », ce genre de film qui fait mourir les acteurs en direct.

En un suspense qui multiplie les plans, Max Genève n'épargne rien à son lecteur. Ni les scènes saignantes ni les étreintes touchantes pour gratiner le tout d'une épaisse couche de réalisme. L'équipe des cinéastes veut faire vite et fort : des fauves affamés doivent faire l'affaire pour corser les choses. Même la petite amie de Simon Rose se trouve dans de sales draps, sa carrière cinématographique risque bien de se retrouver dans une arène aux odeurs fortes. Simon veille bien plus efficacement que la police... Du tout bon roman noir bien imprégnant par un auteur qui semble maîtriser parfaitement son sujet et mériterait bien plus qu'une place à l'ombre.

Le dernier roman de la livraison de mai dans la petite noire de chez Zulma est le deuxième opus de Catherine Klein, « L'écorchée ». Une musclée histoire de femme à la dérive poursuivie par un tueur pervers.

Cette petite poche noire de chez Zulma s'appelle Quatre-bis, elle est chez les libraires d'ici, suffit de fouiner...

### ● Guy Delhasse

L'A 26, de Pascal GARNIER, 108 pages, Tigresses, de Max GENEVE, 171 pages, L'écorchée, de Catherine KLEIN, 149 pages, tous aux éditions Zulma.



Mensuel  
T.M. : 55 000

☎ : 01 30 36 75 00  
L.M. : 110 000

X ROADS

MAI 2009

**« CH'ÂTTENDRRRAAI, LE CHOÛRRR  
ET LA NUUIII, CH'ÂTTENDRRRAI  
TON REEUHTOÛRRR, YA ! »**

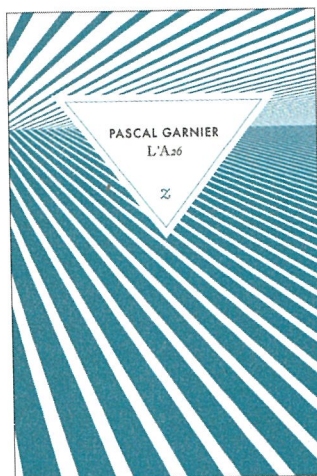
Même les WC sont bouchés dans cette maison. Ici, on garde tout. Un jour, on aura plus besoin de rien, tout sera là pour toujours.

Quand Yolande est rentrée dans cette maison pour ne plus jamais en sortir, le crâne rasé, elle avait l'air sereine, presque soulagée. Ils ne voulaient plus d'elle, elle ne voulait plus d'eux. Cela fait une semaine que son frère Bernard a pris sa retraite, comme ça, sans rien demander à personne. Plus de temps à perdre avec cette maladie qui le ronge. Trois le matin, trois le midi, trois le soir et ils valsent tous les deux, tandis que la

soupe se fige dans leur assiette. Elle lui a piqué son vieux manteau SNCF. Il n'en a plus besoin, il va crever ! Ils tournent, tournent au milieu des poubelles, de meubles poussiéreux et déglingués. Ils font fuir les rats. Elle le sait ! Les Allemands reviendront et s'occuperont de ses coiffeurs ; Ils l'ont tondu, pas pour ce qu'elle avait fait avec les Allemands, mais pour ce qu'elle leur avait refusé à eux.

Pendant ce temps-là, alors qu'ils accomplissaient leur dernier tour de piste : Maryse, née à Brissy, le 4 avril 1975, dort en paix, sous quelques pelletées de terre grasse, au pied d'un pilier qui soutient la bretelle de l'A26. Irène marine au fond d'une fosse d'aisance, qui sert de chiottes aux ouvriers de l'A26. C'est ce qu'a lu Yolande, la veille, dans le journal apporté par le facteur qu'elle guette chaque matin à travers cette fente de volet, « le Trou du cul du Monde », comme elle l'appelle.

On peut rapprocher l'univers de Pascal Garnier, à mi-chemin entre le roman noir et la littérature blanche, de celui d'Emmanuel Bove, de Claude Quint, d'Hardellet ou de Simenon. Après une vie qui ressemble à un roman, il a élu domicile dans un village ardéchois. Et on peut le croiser, au petit jour, recroquevillé, pensif, sur un banc. Il semble inquiet du jour qui se profile.



© R. Gaillard-Gamma

Pascal Garnier

Un peu perdu, loin de son atelier de peintre.

J'avais lu le dernier roman de Pascal Garnier, *Lune captive dans un œil mort*, une fable moderne et cruelle sur la vieillesse. Un humour grisonnant pour décrire les naufrages qui l'accompagnent et la paranoïa qui fait son miel dans ces résidences sécurisées du Sud de la France, où viennent se réfugier ex-cadres, fonctionnaires vieillissants qui fuient leurs coquets pavillons de banlieue pour venir soigner leurs blessures et leur arthrose au bord d'une piscine tiédasse. « *Nul ne sort de Suresnes, qui souvent n'y revienne* ». Tu parles ! J'avais apprécié le soin apporté à la mise en scène de seconds rôles, le sentiment d'angoisse ressenti à mesure que ce huis clos étouffant progresse sournoisement de la banalité vers une sorte d'apocalypse domestique. Quelquefois, comme il le fait lui-même remarquer, il raconte des histoires. Dans *L'A26*, il les laisse raconter par ses personnages. Et ses récits gagnent en réalisme et en perspicacité, appuyés par une écriture poétique très maîtrisée et des dialogues crus. De plus, Pascal Garnier a le sens des descriptions et cultive avec habileté un goût pour le flash-back. Il ne s'embarrasse pas de pathos, pressé d'aller à l'essentiel.

Avec celui qui n'a jamais supporté la vraie vie : « *Il fallait que j'invente, que j' imagine. J'aimais les héros. Je voulais être un héros* ». Franchissez les frontières... littérature blan-

che ou littérature noire... ! Il suffit d'emprunter l'A26, quand elle sera terminée et à condition de ne pas vous tromper de bretelle.

**L'A26, Pascal Garnier, éditions Zulma.**

## ROMANS

# Du noir au soleil

*Allez, une bonne poignée de polars à glisser dans les valises, histoire de se reposer sans s'ennuyer.*

Pour commencer, ne ratez pas « L'A 26 », un excellent petit bouquin de Pascal Garnier (l'auteur de « La Solution esquimau » et, tout récemment de « Trop près du bord », au Fleuve Noir). Avec ses 100 pages, il ne va guère vous encombrer. Et il vous procurera un vrai plaisir de lecture, tant il est bien troussé. Comme quoi avec trois-quatre personnages et des riens, un écrivain peut vous embarquer.

### TONDRE OU TUER

Garnier met en scène Yolande, qui ne s'est jamais remise d'avoir été une des tondues de la Libération, et Bernard, son frère, dont la vie n'a jamais pris son envol. Leur quotidien, c'est la pitoyable médiocrité, la petite tresse rencagnardée, où chaque jour on se recroqueville plus, où chaque jour s'imposent plus les aigreurs, les frustrations, les pulsions mortelles... On zigzague nauséusement vers la folie, dans cette étroitesse qui a pour décor un Nord souffreteux et boueux, loin du Nord qui sait chanter et danser. Pascal Garnier, avec des bonheurs d'écriture, des trouvailles, des mots joliment éclairés, un sens emballant de l'ambiance, démontre combien une plume talentueuse est capable de briller dans un camaïeu de gris.

Vous cherchez à bien vous dépoussiérer les soucis de la tête ? « Il faut tuer Suki Flood » est l'un de ces bouquins accrocheurs qui vous captent et vous baladent pendant 300 pages efficacement. Robert Leininger se glisse dans des rails déjà empruntés, mais l'important est qu'il le fait avec une fort honnête habileté. D'accord, on a déjà lu des histoires où un dur-à-cuire solitaire qui a ses propres ennuis tombe sur une jeune souris carrossée Marilyn, embourbée dans les pépins. L'ours ne va pas s'empêcher de placer la pauvre (?) sous sa puissante aile protectrice. Et alors, bonjour les dégâts... D'accord, Leininger n'ouvre pas un nouveau chapitre de l'histoire du polar. Mais ce premier roman est ficelé

comme il sied, et c'est déjà bien. On ne boude pas.

### UN P'TIT COUP D'PARAPLUIE

On ne boude pas non plus « La Simple vérité », de David Baldacci, même si le scénario, qui met sur la sellette la Cour suprême américaine, a des côtés un rien tirés par les cheveux. Les personnages (certes parfois un peu « fabriqués ») s'installent plutôt bien, le lecteur aussi, et roulez pour 400 pages distrayantes. On n'atteint pas des sommets, mais le voyage est confortable.

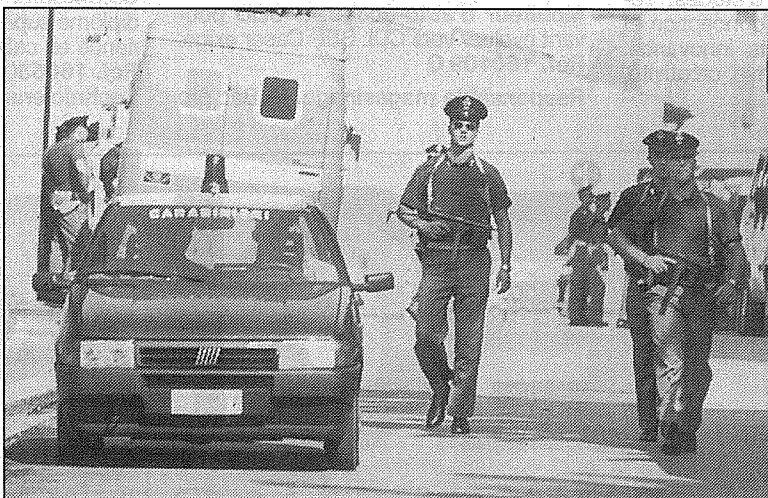
Les secrets de famille, voilà un autre thème récurrent du roman noir. Reste que dans « Moi, les parapluies », François Barcelo

### « CONTRAT » DU SIÈCLE ?

On dégustera aussi « Le Sicilien », une heureuse réédition d'un roman de Norman Lewis sur l'univers de l'Honorable Société. Sur les traces de Marco Riccione, on va voyager de Palerme et de la « brousse » sicilienne, avec ses sanglantes et imbéciles lois d'honneur sanglantes, jusqu'à la jungle américaine et au monde interlope des « hommes d'affaires » de la Mafia. Mais Lewis donne une autre dimension à ce monde, en l'ombrant des magouilles et manipulations orchestrées par la CIA s'efforçant d'utiliser au mieux les chemins hors-la-loi empruntés par les maffieux. Y compris jusqu'à un « contrat » qui pourrait bien avoir été le contrat du siècle... Sans vouloir vous en dire

autant que le texte de couverture, voilà en tout cas un roman qui démarre un petit peu lentement mais qui joue avec réussite la durée. De la belle ouvrage. Pour cet été, « Une éternelle saison » n'est pas mal non plus. Don Keith donne la parole à Corinthians Philipians (sic !) McKay, un athlète et étudiant modèle, engagé du coup dans l'équipe de foot (américain) d'une université. Mais ses dons suffiront-ils à le sortir d'un milieu pauvre où règne un père alcoolique, brutal et joueur ? Et à échapper aux magouilles de l'univers truqué du foot US pro ? On s'attache vite à C.P. McKay, dans cette « Série Noire » pleine de sensibilité et d'émotion.

Jacques BERTHO



**Du polar noir épais contenant tous les ingrédients du genre, mortels et sombres, pour passer un été lumineux comme s'il était sicilien... (DR)**

l'aborde avec originalité. Normand Bazinet, dix ans, a-t-il tué sa grand-mère ? Est-ce lui qui a donné à l'aïeule un coup de parapluie pour un coin de paradis ? Le gamin, et l'ado puis l'adulte qu'il deviendra, passablement vacciné aux coups durs, s'est blindé à grandes couches d'indifférence. Ce taciturne placide qui toumécote dans sa vie avec désillusion, éteint et pas dupe de la comédie humaine, saura-t-il le fin mot sur l'accusation terrible dont on l'a chargé quand il était enfant ? Barcelo a su donner un ton particulier à son roman, enrichi en plus d'un « accent » québécois délicieux.

« L'A 26 », de Pascal Garnier, éd. Zulma, coll. « Quatre-bis », 101 p. env. 59 F.  
« Il faut tuer Suki Flood », de Robert Leininger, trad. Stéphane Cam, éd. Rivages, coll. Thriller, 314 p. env. 135 F.  
« La simple vérité », de David Baldacci, trad. Francis K., éd. Belfond, 431 p., env. 129 F.  
« Moi, les parapluies », de François Barcelo, éd. Gallimard, coll. Série Noire, 280 p.  
« Le Sicilien », de Norman Lewis, trad. Robert Louis, éd. Phébus, 393 p. env. 139 F.  
« Une éternelle saison », de Don Keith, trad. Franck Reichert, éd. Gallimard, coll. Série Noire, 393 p.



## C'est un plaisir

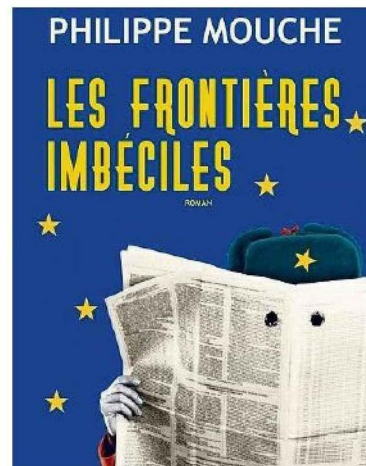
# Une chronique familiale, une ode à l'Europe et une fin de vie glauque

Une sélection de livres éclectique cette semaine : trois jours dans la vie d'une sexagénaire américaine, un hymne à l'Europe et un drame social sordide.

**Trois jours en juin**, d'Anne Tyler. Trois jours dans la vie de Gail, la soixantaine, divorcée. Trois jours pendant lesquels elle marie sa fille unique, héberge son ex-mari Max, le père de sa fille. Trois jours pendant lesquels elle doute, elle s'interroge sur son avenir, sur son passé, sur elle, sur ses choix. Une chronique familiale dans laquelle on se laisse emporter avec aisance par la valse des sentiments, des introspections. (10/18, 192 pages, 8,30 €).

**Les frontières imbéciles**, de Philippe Mouche. Julia, attachée de presse au Parlement européen, fait une drôle de rencontre dans une rue de Strasbourg : celle de Fergus Bond. Un migrant qui parcourt l'Europe depuis un quart de siècle pour apprendre la langue de tous les pays qui composent l'Union européenne. Mais pourquoi ? Et pourquoi est-il pourchassé par des espions russes et une agence gouvernementale française ? C'est ce que tente de découvrir Julia, tout en jonglant entre ses amants. Philippe Mouche livre un véritable hymne à l'Europe dans ce roman drôle, caustique et humaniste (*Actes Sud*, 272 pages, 22 €).

**L'A 26**, de Pascal Garnier. Tondue à la Libération, Yolande n'est, depuis, plus sortie de la maison qu'elle par-



tage avec son frère Bernard, quelque part dans le Nord. Rongé par un cancer, ce dernier doit quitter son travail à la SNCF. Errant près du chantier de l'A 26, y laissant quelques vies, lui dont la sienne, qu'il a sacrifiée pour sa sœur, arrive à son terme. Un récit glauque, sordide, cruel, brut dans un milieu où la misère sociale, humaine et psychologique règne. Un roman noir réédité après la mort de son auteur, paru en 2010 (*Éditions Zulma poche*, 112 pages, 8,95 €). ● LAÉTITIA CHRÉTIEN

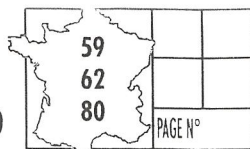
JDC



Mai 2026

**En Bref... En Poche... En Bref... En**  
**L'A 26, de Pascal GARNIER - Ed. ZULMA** Avec  
*"La solution Esquimau"* paru au Fleuve Noir en  
1996, Pascal Garnier (1949-2010) s'était de suite  
imposé parmi les meilleurs auteurs français de  
romans noirs et populaires. *"L'A. 26"* publié en  
1999 se déroule dans la région Lilloise près du  
chantier de l'autoroute. Un vieux cheminot ap-  
prend qu'il va mourir, condamné par la méde-  
cine. Célibataire, il habite avec sa sœur qui vit  
cloîtrée dans leur maison depuis la libération.  
Profondément angoissé par l'échéance, il dé-  
raille et les cadavres s'accumulent autour de lui.  
Chronique d'une déchéance pas du tout ordi-  
naire, ce roman noir traversé de personnages  
hors normes est un condensé d'amours contra-  
riées, de désirs refoulés, de regrets éternels et  
d'aspirations vaines. (112 pages – 8.95 €)

Dimanche 30  
et lundi 31 mai 1999



Quotidien régional ☎ 03 20 78 40 40

T.M. : 389.267 ex. L.M.: 1.362.440

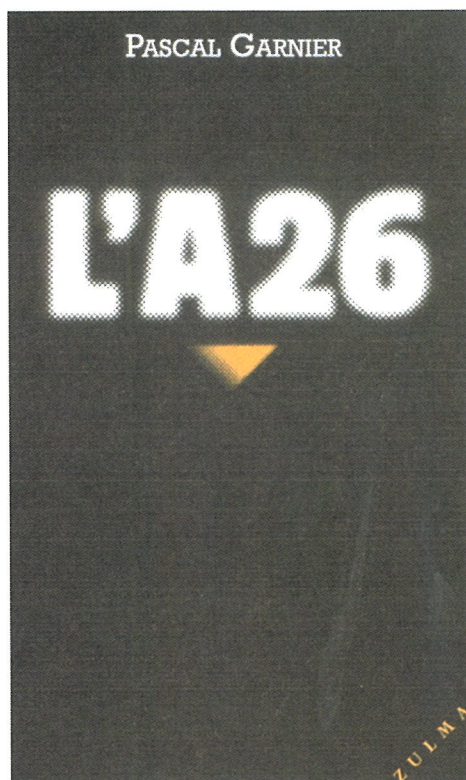
**LA VOIX DU NORD**

### AU FIL DES PAGES

**L'A 26, de Pascal Garnier.** —Ce court récit d'une centaine de pages pourrait inspirer Bertrand Tavernier : ça se passe aujourd'hui dans le Nord, sur le chantier boueux de l'A 26, quelque part vers le bassin minier. Les personnages : Yolande, une vieille folle qui n'est plus sortie de chez elle depuis qu'on l'a tondu à la Libération ; son frère, Bernard, un pauvre puceau cancéreux qui entretient des rapports de soumission avec sa soeur. C'est justement la maladie qui va faire dérailler Bernard. Un soir, il tue une jeune fille. Pascal Garnier signe là un roman noir sur la fin d'une vie, sur la fin d'une époque, aussi.

L'A 26, éditions Zulma, 59 F.

## Sélection



### A26

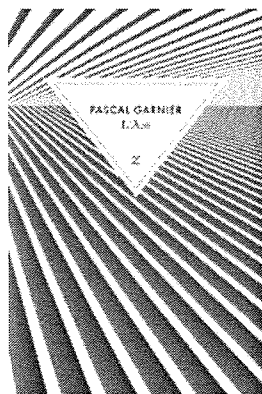
**Pascal Garnier**  
**Editions Zulma**

Dans un petit village du nord de la France, les habitants se déchirent et s'aiment, en proie aux mesquineries ordinaires d'une vie passablement banale et endormie. Véritables empêcheurs de s'ennuyer en rond, Bernard et sa soeur Yolande, font figure d'énervés talentueux. Non content d'avoir, il fut un temps, cocufié le patron du bar d'habités, Bernard, malade, introverti et tourmenté, entretient des relations plus que troublantes avec sa soeur. Quant à cette dernière, qui ne sort plus de chez elle, depuis une vengeance collective subie au temps de la libération, elle se complait dans un autisme de plus en plus morbide et violent. La vie de tout ce petit monde n'aurait pas pour autant été bouleversée, si sur le lieu voisin du chantier d'une nouvelle autoroute, on n'avait successivement trouvé les cadavres d'une fillette, d'une femme, puis d'un jeune drogué. Dès lors, les langues vont bon train. Se servant du mystère naissant du "serial killer", elles invoquent les amertumes et les rancœurs anciennes. "L'A26" fascine. Pascal Garnier sait faire basculer une ambiance banale dans l'horreur totale, sans que la crédibilité du récit en pâtisse un instant.

## L'A 26, mon autoroute à moi

Prenez l'A 26. C'est joli comme tout, le paysage. De Paris, on traverse la Somme, le Pas-de-Calais. On voit même la mer, au loin. Et puis, hop ! après les collines du Boulonnais, ça descend. Terminus, Calais. Ici, terre et mer se la jouent à celle qui mangera l'autre. Ici, commence la Flandre, jusque loin vers l'Est. J'aime bien l'A 26. Enfin, je l'aimais bien.

Juste après sa construction, personne – aucune voiture – ne l'empruntait. C'était chouette, on se croyait seul au monde.



Et puis **Pascal Garnier** a eu l'idée de titrer un de ses romans, **L'A26**. C'était il y a dix ans. J'étais jalouse.

De quoi ? De quoi il se mêle celui-là ? L'A 26 n'était qu'à moi. Pour me venger, j'ai lu. Et n'en suis pas revenue. Je ne lui en veux plus à ce Pascal Garnier de m'avoir piqué mon autoroute.

Si ce n'était pas un poncif (un de plus !) je dirai que *L'A 26*, le roman pas la route, est une descente aux enfers.

Depuis que Garnier a publié ce roman,

y a plein de monde sur l'A26. C'est bizarre...

Cadeau. Un petit bout de lecture.

Un couple, Yolande et Bernard. Ils vivent dans une baraque. La popote est prête. Dehors, les travaux de l'A 26. Décor. Atmosphère.

A lire : nouvelle édition de **L'A26**, chez Zulma

A tous (sauf les bandits & cie) : je vous prête mon A 26 !

Le troisième réverbère au bout de la rue vient de s'éteindre brusquement. Yolande ferme son œil collé au volet. L'écho de la lumière blanche palpite encore quelques secondes dans sa rétine. En le rouvrant il n'y a plus qu'un trou noir dans le ciel au-dessus du réverbère aveugle.

– Je l'ai fixé trop longtemps, l'ampoule a sauté.

Yolande quitte la fenêtre en frissonnant. Ce n'est pas par une fente du volet qu'elle regardait la rue mais par un trou délibérément pratiqué, une sorte de meurtrière. Dans toute la maison, c'est la seule ouverture sur l'extérieur. Selon son humeur, elle l'appelle : le « Nombriil » ou le « Trou du cul du monde ».

Yolande peut avoir entre vingt et soixante-dix ans. Elle a le grain et les contours flous d'une vieille photo. On dirait qu'une fine poussière la recouvre. Il y a une jeune fille dans cette carcasse de vieille femme. On la devine parfois dans une façon de s'asseoir en tirant le bas de sa jupe sur ses genoux, une manière de se passer la main dans les cheveux, un geste gracieux qui surprend dans ce gant de peau ridée.

Elle s'est assise à une table devant une assiette vide. Face à elle, un autre couvert est dressé. Le plafonnier descend assez bas et n'a pas suffisamment de puissance pour éclairer le reste de la salle à manger plongée dans l'obscurité. Toutefois, on sent que c'est encombré d'une foule d'objets, de meubles. Tout l'air de la pièce semble comprimé autour de la table, contenu dans le cône de lumière diffusée par l'abat-jour. Yolande attend, raide.

« Ce matin, j'ai vu le car de ramassage scolaire. Les enfants étaient habillés de toutes les couleurs. En descendant du car on aurait dit un paquet de bonbons renversé. Non, ce n'était pas ce matin, c'était hier, ou peut-être même avant-hier... Ils ressemblaient vraiment à des bonbons. Il y a eu une éclaircie à ce moment, une traînée de bleu entre les nuages. Avant, on n'habillait pas les enfants comme ça. Toutes ces couleurs acidulées n'existaient pas, nulle part. Qu'est-ce que j'ai vu d'autre ?... des voitures ?... pas beaucoup. Si ! Il y a eu le boucher ce matin. Ce matin, j'en suis sûre, il passe tous les dimanches matins. Je l'ai vu se garer, ce gros con. Toujours il essaie de regarder. Des années comme ça. Il ne voit jamais rien, il le sait. C'était du bœuf, du filandreux et du gélatineux, avec un os à moelle pour faire un pot-au-feu. Il est prêt, ça a cuit toute la journée, BLUB ! BLUB ! BLUB !... le couvercle de la casserole se soulevait en bavant l'écume grise, une odeur vivante, forte comme une transpiration... Qu'est-ce que j'ai vu d'autre ?... »

Yolande n'a pas tressailli en entendant les trois petits coups rapides frappés à la porte et la clé tourner dans la serrure. Depuis toujours son frère tape trois coups avant d'entrer pour prévenir que c'est lui. Ça ne sert à rien puisque personne ne vient jamais. Mais il le fait quand même.

Yolande est toujours assise devant son assiette vide. Il fait froid dans la pièce, la cuisinière est éteinte. Bernard accroche son manteau mouillé. Dessous il porte un uniforme d'employé S.N.C.F. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Il a le visage de quelqu'un à qui on demande un franc, l'heure, ou un renseignement dans la rue. En passant derrière sa sœur, il l'embrasse sur la nuque : « Bonsoir » et va s'asseoir face à elle. Il croise les doigts, fait craquer ses jointures avant de déplier sa serviette. Il a le teint jaune, des poches violacées sous les yeux. Ses cheveux plaqués sur le côté portent l'auréole de la casquette imprimée tout autour.

– Tu n'as pas commencé à dîner ? Tu aurais dû, il est tard.

– Non, je t'attendais. Je me demandais quand le car des enfants était passé pour la dernière fois.

– Samedi matin, sans doute.

– Tu as plein de taches de boue sur toi. Il pleut ?

– Oui.

– Ah.

Ils sont aussi immobiles l'un que l'autre, raides sur leurs chaises. Ils se regardent sans se voir, posent des questions sans vraiment attendre de réponse.

– J'ai crevé en rentrant de la gare, près du chantier.

C'est tout retourné dans ce coin-là. On dirait que la terre vomit de la boue. C'est leurs machines, les excavatrices, les rouleaux, tout ça. Ça avance vite leurs

travaux mais ça fait des dégâts.

– Tu as toujours de la fièvre ?

– Parfois. Et puis ça passe. Je prends les cachets que m'a donnés le docteur. Je suis un peu fatigué, c'est tout.

– Tu veux que je te serve ?

– Si tu veux. Yolande prend l'assiette qu'il lui tend et disparaît dans l'ombre. La louche fait un bruit de gong sur les bords de la casserole accompagné d'un ruissellement de bouillon. Yolande revient, tend l'assiette à Bernard. Il la prend, Yolande la retient.

– Tu as eu peur ?

Bernard détourne les yeux, tire doucement l'assiette à lui.

– Oui, mais ça n'a pas duré. Donne, ça va mieux à présent.

Yolande retourne se servir. De l'ombre elle dit, sans savoir si c'est une question ou une affirmation :

– Tu auras de plus en plus peur. Bernard se met à manger machinalement.

– Je ne sais pas, peut-être. Machon m'a donné de nouveaux médicaments. Yolande mange de la même façon, comme on écope une barque.

– J'ai vu le boucher ce matin. Il a encore essayé de voir. Bernard hausse les épaules.

– Il ne peut rien voir.

– Non, il ne peut rien voir.

Ensuite ils ne disent plus rien et finissent leur assiette de pot-au-feu tiédasse.

**Martine Laval**

**4 FRANCS LA PAGE !**

☹☹ « L'A 26 » Par Pascal GARNIER

Ed. Zulma – 102 pages – ISBN : 2-84304-070-1 - Prix : 407 Bcf / 59 FF

Oulà, oulà, oulà ! Noir, noir, noir ! Yolande, tondu à la libération, vit cloîtrée dans sa maison sans JAMAIS sortir. C'est son frère, employé de gare qui s'occupe d'elle et la ravitaille. Ce dernier est atteint d'un cancer, et avant de mourir, il assassine des femmes (pourquoi ?). Un fois mort, Yolande le laisse dans son lit. Arrive une connaissance qui vient prendre des nouvelles et se fait buter par la folle de service se croyant à la libération et ayant peur d'être rasée à nouveau. Comme la porte a été défoncée, notre brave Yolande sort pour la première fois depuis des lustres et va jusqu'au café du village où on lui a revisité le look. Un quidam dort à une table avec un fusil

dans les bras et se fait dégommer par qui vous savez parce qu'elle pense avoir retrouvé un de ses coiffeurs d'un jour ! Je serais quand même curieuse de savoir qui peut bien déboursier 407 francs pour un pareil livre !

Lecture et critiques : Geneviève PIEKARCZYK

Rédaction : A. QUANIER

# Temps Noir

*La Revue des Littératures Policières*

**n° 3**

1<sup>er</sup> semestre 2000

**Joseph K.**

**Pascal Garnier**, *Trop près du bord*, Fleuve Noir n° 63 (1999), 189 pages, 42 francs. *L'A26*, Zulma « Quatre-Bis » (1999), 102 pages, 59 francs. • Eliette Velard, protagoniste de *Trop près du bord*, a quitté Paris pour la campagne d'Ardèche après le décès de son mari survenu à la veille de sa retraite. Sa vie morne s'écoule entre une visite à ses voisins paysans et quelques rêves secrets sur des étreintes à jamais enfuies, jusqu'au jour où un inconnu l'aide à changer la roue de sa voiturette. Cette rencontre va bouleverser son existence monotone. • L'histoire de *L'A26* est tout aussi minimaliste. Yolande, vieille femme jadis tondue à la Libération, vit depuis quasi cloîtrée, passant ses journées à relire les vieux numéros de *La Semaine de Suzette* de son enfance. Elle habite avec son frère, employé à la SNCF, atteint d'un cancer, qui viole et tue de jeunes auto-stoppeuses. Ces deux titres constituent deux nouveaux bijoux au sein d'une œuvre inimitable où le romancier a toujours le souci de l'épure, du mot juste et du détail pour croquer des individus dans leur quotidien, avec leurs rêves et leurs fantasmes ■

Le Livre de chevet  
22 juillet 2009

L'A26 est un roman qui fait froid dans le dos... Après "Lune captive dans un oeil mort", on se demande comment Pascal Garnier va pouvoir nous surprendre. Là où il jouait avec l'humour, il prend désormais à témoin la misère. Avec son dernier ouvrage, sa perception si particulière de la nature humaine et son sens du drame prennent toutes leurs dimensions.

Yolande a été tondue à la fin de la guerre. Un traumatisme qui l'amène à s'enfermer chez elle, et à voir l'extérieur à travers "le trou du cul du monde", un trou dans son volet. Elle est sans âge. "Elle peut avoir entre vingt et soixante-dix ans [...] Il y a une jeune fille dans cette carcasse de vieille femme."

Paranoïaque, elle se sent épiée et ne peut pas imaginer que la guerre soit finie. La vie s'est arrêtée pour elle. Sa survie, elle la doit à son frère Bernard, employé à la SNCF. Atteint d'un cancer, il attend la mort entre une soeur qu'il ménage et dont il prend soin, Jacqueline, son amour de jeunesse, et quelques meurtres...

L'auteur nous régale de ses expressions détournées "au petit malheur la chance", de ses jeux de mots "Le ciel ne sait pas s'il veut faire beau ou pas". Son écriture surprenante est profonde, "La maladie rend égoïste, c'est là son plus grand avantage", et perspicace : "Elle n'est pas belle, elle n'est pas laide, elle n'est presque pas et pourtant elle est très grosse, excellent camouflage".

L'humour se fait parfois cinglant: "Tu me donnerais ton vieux manteau SNCF? T'en as plus besoin, tu vas crever!".

L'auteur sait varier ses effets et les amateurs de romans noirs apprécieront.

Sylvia Corsi  
<http://www.livres-de-chevet.com/#/la26/3240275>

# *nord'*

*revue de critique et de création littéraires*

*du nord / pas-de-calais*

*n°34 — décembre 1999*

Pascal Garnier : *L'A 26*, Zulma, collection Quatre-Bis, 102 p., 59 F.

Yolande, tondu à la Libération, et son frère, Bernard, privé de son travail à la S.N.C.F. à cause d'un cancer, vivent ensemble et forment un couple bizarre. La première, paranoïaque, reste enfermée au milieu des ordures, le second protège sa sœur et est attiré par les femmes seules. Vies ratées par la faute des autres, de la mort qui guette. Explosions de violence que symbolise la construction de l'autoroute A 26. Délires mentaux. Nord lugubre et détruit par la crise. Dans cet environnement sordide et macabre, transfiguré par une écriture poétique et noire, Pascal Garnier nous fait aimer ses personnages, détraqués malgré eux.

Paul RENARD

## Pascal Garnier

### Portrait

J'ai rencontré Pascal Garnier dans un avion. Puis l'avion a atterri et nous sommes devenus amis. Avant cette rencontre, j'avais lu certains de ses livres, dont *La solution Esquimaux*, au Fleuve noir. Ensuite j'ai dévoré les autres en me disant qu'un talent fou baignait l'ensemble de son œuvre.

Pascal Garnier peint ses personnages par petites touches. Les marionnettes s'animent. On se dit, tiens, voilà quelqu'un qui a tout pour être malheureux dans la vie. Et ça ne loupe pas... Un coup de pinceau plus loin, une couleur sombre annonce le drame. Et en avant la bascule, le gentil engrenage qui présente la face cachée des êtres. La plus torturée mais aussi la plus vraie. L'amour ne vient pas forcé-

ment arranger les choses. Parfois même il les aggrave. C'est vu de loin, d'un observatoire haut perché, et pourtant c'est comme si on y était. La caméra cachée dans la jungle des passions et de la schizophrénie ordinaire. C'est l'œil de Pascal Garnier.

Car avant d'être un écrivain, Pascal Garnier est aussi un artiste, et de ceux qui n'enculent pas les mouches.

Que dire de plus? Lisez! Et vous y reviendrez, parce que Pascal Garnier est une drogue, et une bonne, pas coupée.

**Hervé Mestron**



Photo: D.R., Zulma 3 rue Saint Germer 31000 Toulouse

#### **L'A26, Zulma, Quatre-Bis, mai 1999.**

D'un côté, Bernard, la cinquantaine, minable employé de la SNCF qui vient d'avoir la confirmation qu'il crèvera bien de son cancer. De l'autre Yolande, la sœur tonduë à la libération, qui n'a jamais quitté sa maison depuis ce jour et qui se contente de regarder la vie par le trou de la serrure en pensant que son frère "n'a qu'à faire comme elle, ne rien aimer, comme ça on est jamais déçu et on fout la paix aux autres". Au milieu, le chantier de l'A26, où Bernard enterre les cadavres de jeunes auto-stoppeuses.

*Un roman fou, bref et intense avec un duo principal qui ne manque pas de piquant.*

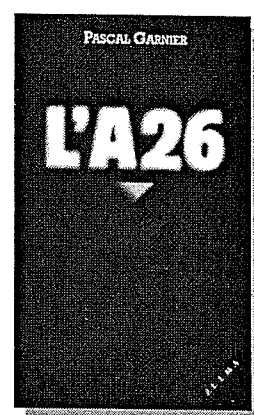
# Encres Vagabondes 18

3ème quadrimestre 1999

Année faste pour les inconditionnels de l'écriture de **Pascal Garnier** avec deux romans aux univers familiaux bien noirs.

**Trop près du bord** (le quatrième titre de Pascal Garnier au Fleuve Noir) nous présente une petite dame sans histoires, Mamie Eliette, retirée en Ardèche. Mais il suffit d'une crevaison, d'un homme qui l'aide à changer une roue et sa vie bascule. *« Elle venait de s'apercevoir que toute sa vie elle avait été deux et qu'après tant de temps, laissée entre les mains de la première, la douce, la bonne épouse, la bonne mère, la digne veuve, la seconde venait de prendre le pouvoir. Celle-là était capable de tout. »*

**L'A 26**, c'est une histoire aussi légère que la boue ou le béton du chantier de l'autoroute. Yolande et Bernard cohabitent, frère et sœur, la cinquantaine. Depuis l'enfance, leurs relations ne sont pas bien claires. Alors de temps en temps, Bernard entraîne une auto-stoppeuse sur le chantier de **L'A 26**... Yolande, elle, ne sort plus depuis qu'on l'a tondu, à la fin de la guerre. Un jour pourtant, elle remet le nez dehors et ça laisse des traces !



Pascal Garnier, **Trop près du bord**, Fleuve Noir, 42 F / **L'A 26**, Zulma, 59 F

## Roman policier

### ■ L'A 26 / Pascal Garnier

Cadeilhan : Zulma, 1999. – 108 p. ; 18 × 11. – (*Noir* ; 9)

843.087 2 Roman policier français  
ISBN 2-84304-070-1 : 59 FRF

181797



L'A 26 ne compte que cent pages mais le choc que provoque sa lecture n'en est pas moins formidable. Tout se passe dans le Nord, près de l'autoroute en construction, l'A 26, encore en partie en « chantier, déviations et travaux » et sur laquelle les autos roulent à grande vitesse sans s'arrêter ni voir ce qui se passe sur les bas-côtés. L'autoroute et ses bolides sont la métaphore de la vie qui file à toute allure en laissant en dehors les héros de Pascal Garnier. Ils sont deux : Yolande qui n'est plus jamais sortie de chez elle depuis qu'elle a été tondue à la Libération. Elle rumine sa honte et sa haine pour tous ceux qui, après avoir profité d'elle, lui ont tourné le dos. Son frère, Bernard, lui, a passé sa vie à s'occuper d'elle, un cancer le ronge, il doit cesser son travail à la SNCF. Le cercle déjà étrié dans lequel il évoluait se rétrécit encore et, tout d'un coup, sa « vie tenue en laisse » bascule. « Dans le faisceau des phares, il avait vu cette fille rousse qui clignotait du pouce, emmêlée dans un filet de pluie et de nuit ». Il la tue et les tranchées pleines de boue de l'autoroute absorbent son corps. Rien ne bouge en surface mais tout dérape inéluctablement jusqu'à la terrible conflagration finale. P. Garnier, « auteur de plusieurs romans noirs, et d'autres pour les enfants », comme le dit la quatrième de couverture, est surtout un véritable écrivain qui réussit par ses mots à faire naître un univers dans lequel les cauchemars les plus effroyables sont créateurs de poésie.

GARNIER Pascal, *Trop près du bord*, Fleuve noir, 1999 (BCLF 615, décembre 1999, notice 181801)

Public motivé. Amateurs et curieux

BCLF 615 décembre 1999

9/06/2009

**Astro Aspro**

Par

Miranda Mirette

« Une barrière est faite pour être fermée »  
Proverbe vendéen

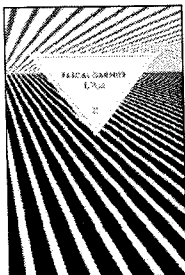
Ce moi-ci, le signe qui enfoncera des portes ouvertes et rétablira le dicton du jour comme morale populaire, c'est...

**Bélier**

Du 21 mars au 20 avril

### Dans le rétroviseur

#### Autoroute / C'est quand qu'on arrive ?

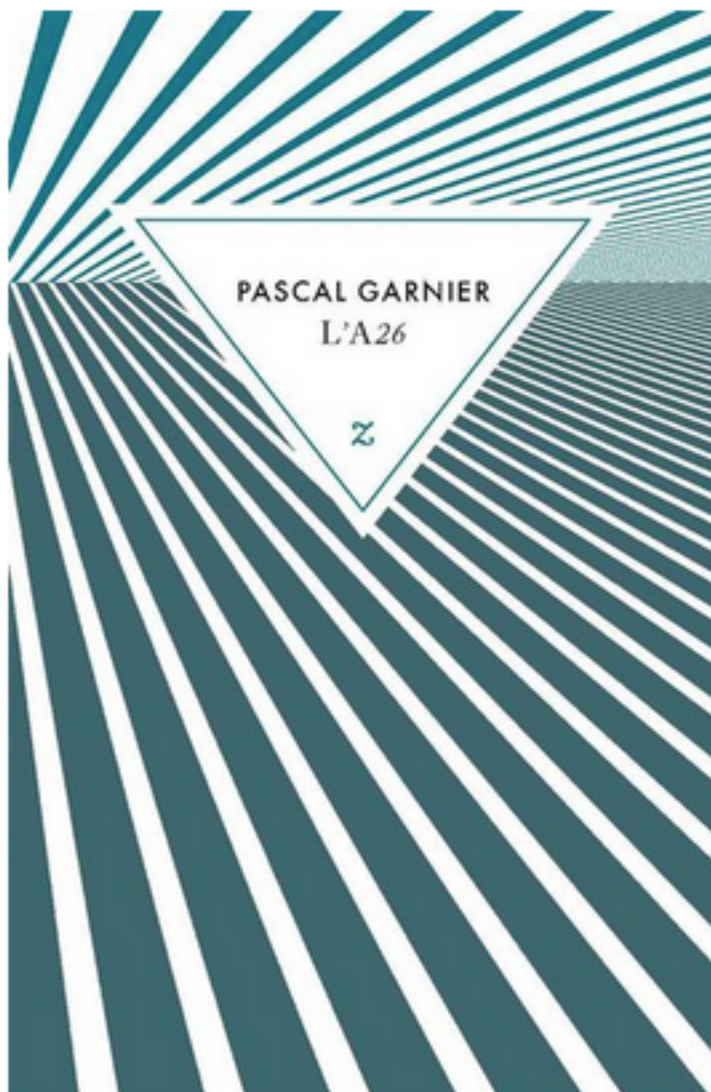


Miranda vous avouera tout de go, sans qu'on lui arrache le moindre ongle (ça lui ferait mal, elle vient juste de se les peindre), qu'elle a décidé de collectionner les signes de vieillesse. Elle remarquera parmi des cheveux gris un blanc narguant, puis, au-dessus sa belle lèvre supérieure ourlée d'un rouge bordeaux un léger duvet que son amant trouvera charmant, sa tension friserà la note collégienne rêvée de 20, son cholestérol fera du galop, elle sera même obligée de bouffer du comprimé, Lodoz<sup>TM</sup> le matin, Tahor<sup>TM</sup> le soir, ses veines gonfleront telles des varices et sa vue baissera, ses bras raccourciront qu'elle ne pourra pas tenir le livre qu'elle lit. Bref, Miranda vieillira. Aussi, vous ne lui en voudrez pas de se rappeler que le roman de **Pascal Garnier**, *L'A26*, réédité chez *Zulma*, est un grand roman tout en étant incapable de faire un résumé (car si Miranda aura 20 en tension, elle se collera un 0 en résumé de l'œuvre). Mais Alzheimer s'appelait Aloïs, aussi Miranda se remémorera l'écriture, limpide, le ton, juste, l'histoire, grise. Le style Garnier, ce sont des hommes et des femmes qui ont tendance à voir leur avenir dans le rétroviseur. Leur manque d'ambition est rassurant, leur vision de la vie désespérante. Allez, avant que la lumière ne s'éteigne vraiment, vous relirez l'incipit de *L'A 26* avec envie : « Le troisième réverbère au bout de la rue vient de s'éteindre brusquement. » et vous ne pourrez plus vous arrêter avant le final : « – Il fait froid dans ce monde et ça va finir par se savoir. »

La viduité

LECTURES

# L'A26 Pascal Garnier



Par Marc Verlynde, mai 2026

D'un enfermement meurtrier dans le néant de vos vies : une plongée dans son ordinaire dérèglement, dans un maladif besoin de retrait du monde pour l'une, dans une incertaine et aveugle vengeance pour l'autre. Par son écriture somptueusement visuelle, son intransigeant décalage amusée face à l'horreur décrite, par le frappant d'un style qui ne frime pas, la réédition de *L'A26* confirme Pascal Garnier comme un immense, singulier et cohérent dans son exploration des creux de la douleur, auteur de roman noir. On retrouve ici toute sa tendresse pour la foutraque folie de ses personnages, cette aspiration à une vide ataraxie, et comment, assez mal, on se soustrait à la dinguerie dite normale.

Dès les premières lignes, dans l'allant de leur densité, on se sent et se sait dans un roman de Pascal Garnier. Tous ceux et celles qui s'intéressent au style devraient tenter le détour, écouter la simplicité évidente de ses phrases, leur légère pirouette, la tendresse amusée de leur décalage qui pourtant profondément incarnent ce qu'elles cernent. « Les garçons, l'œil allumé, s'enrobent de fumée pour masquer leur acné en buvant des canettes. » La vie dans l'ailleurs d'un village, à l'écart. On en lit si peu des livres, avec un demi-sourire attendri, qui mettent en scène, en échec, nos réticences à vivre, nos incapacités à accepter et surtout tous nos instants, illusoire, d'illumination. Tous les romans, c'est heureux, de Pascal Garnier se ressemblent. Ils plongent dans un univers déréglé de solitude, dans une soudaine impossibilité à vivre dont on comprend qu'elle vient de loin. Bernard, un « fautif de la vie » habite avec sa sœur, tondu à la Libération, elle ne veut désormais plus sortir. « Ils ne voulaient plus d'elle, elle n'avait jamais voulu d'eux. Les choses étaient claires, en ordre, chacun chez soi. Elle n'avait jamais souhaité autre chose que cette vie de chat, flatterie et nourriture. » En si peu de mots, sans une once de condescendance, tout est dit. De nos impasses, autant se marrer. La spirale du roman noir se met immédiatement en place. Pascal Garnier, contrairement à *La place du mort* ou *La théorie du panda* et *Comment va la douleur* ? ne cherche pas un élément perturbateur ; d'emblée tout baigne dans la pure déraison. De cela aussi on s'accommode. Yolande ne veut pas sortir, guette à travers le rimbaldien trou du cul du monde, les impétrants, s'inquiète des taches de boues sur les vêtements de son frère, en retard. Pour cause, le chantier de l'éponyme A26 est l'endroit idéal où enterrer ses regrets, la difficulté de fuir l'enfermement de cette cellule familiale. Pascal Garnier joue trop bien de l'ellipse et du non-dit pour ne pas frontalement livrer le déchaînement insane de la violence. « Ce n'est pas grand-chose une vie, pas grand-chose... donner, reprendre, c'est si facile... Parfois la mort épargne. » Derrière le sourire, un désespoir sans issu. Bernard est bouffé par le crabe, plus grand-chose à perdre. Sans revanche, tuer, parce qu'ainsi ça se présente, parce que la vie est si fragile. Rien n'épargne nos impuissances ; contondante opacité à soi. Pascal Garnier la fait entendre dans une subtile distanciation, dans l'amusement complice pour ses personnages. Tout va très vite, précisément de capturer, avec une grande précision visuelle rappelons-le, des instants. La mort progresse, partout. On note d'ailleurs ce centre obsédant chez l'auteur, une douleur physique sans salut se niche souvent chez ses protagonistes. Elle donne forme à leur regret. Ah les amours mortes, les vies que l'on aurait pu vivre... Ça finit dans un bain de sang. Par hasard, toujours dans une tentative de fuite éperdue, croise une ancienne camarade de classe, fade et tiède réchauffé. Il finira par la buter, comme ça parce que l'ensemble est insupportable, mesquin, aliéné sans secours. Une dégueulasse fatalité, une folie, le récit. Dans les interstices, l'ombre de momentanées échappatoires, de sombres et transitoires échappées. À l'instar de *La place du mort*, Pascal Garnier interroge la déprédation des insidieux liens de soumission, cette sorte de folie à deux dans laquelle se terrent Yolande et Bernard. Toute une vie bien gâchée. « Ce n'est pas un sanglot qui lui gonfle la poitrine mais un éclat de rire, planté en plein cœur, de ceux qu'on émet quand il n'y a plus de mots. » Rendez service, Bernard accepte de tuer le chien de Roland, le bistrotier du coin. Tous les amours anciens avec sa femme, l'autre vie indépendante qu'il aurait pu avoir, remonte. On est si loin du regret, de l'espoir aussi. Du roman noir, au plein sens du terme par un très grand écrivain dont on vous reparle bientôt.

---

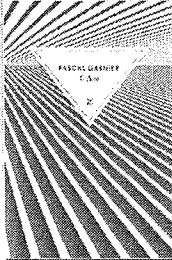


## L'A26

Roman - Noir

Psychologique - Social

MAJ mardi 01 septembre 2009



Pascal Garnier

Paris : Zulima, mars 2009  
128 p. ; 19 x 12 cm  
ISBN 978-2-84304-475-5

Grand format  
Réédition  
Tout public  
Prix: 15 €

### Le temps est à la boue, au-dedans comme au-dehors

Comme la plupart des personnages que j'ai croisés dans les romans de Pascal Garnier, Bernard et Yolande – le frère et la sœur – sont des blessés de la vie. Lui, vient d'apprendre qu'il était condamné par la maladie – rien à faire qu'à prendre des médocs pour enrayer la douleur et avoir l'illusion que "ça va mieux". Elle, a démissionné depuis longtemps ; un demi-siècle de totale claustrophobie dans la maison, derrière le Trou du cul du Monde – le petit trou percé dans la porte pour voir qui du dehors s'aventure jusqu'au seuil – à compter du jour où on l'a tondue, après la guerre, pour avoir fricoté avec Zep. Bernard s'est dévoué pour lui épargner l'obligation de sortir de la maison : cheminot, il a employé tout son temps, tout son salaire à subvenir aux besoins de sa sœur. Avec la maladie, ce ne sera bientôt plus possible ; et quand il demande un congé, c'est le début de la fin.

Avec une sorte de douce hébétéude, Bernard glisse sur la pente du meurtre – Maryse d'abord, puis Irène... Pendant ce temps, Yolande sombre insensiblement dans une fureur paranoïaque. Tandis que chacun est comme bu par sa propre folie, remontent par bribes dans la trame du récit, telles des aigres d'estomac, les plaies du passé suintant leur vitriol sur les souffrances du présent : des liens d'enfance aux relents incestueux, un père violent qui ne mâchait pas ses coups... et puis la guerre avec ses épreuves. Les côtoient Jacqueline et Roland, les bistrotiers – Jacqueline qui en a toujours pincé pour Bernard, Roland fier footballeur quand il était jeune, devenu un immonde poivrot enflé de graisse – et féroce avec ça qui bat sa femme... Le tout sous le regard béant du vaste chantier voisin, celui de la future autoroute, qui éventre le sol, remue les entrailles de la terre et se gorge de pluie. Comme les âmes s'inondent de fiel, de rancœurs et de regrets.

En même temps que Bernard dépérit et s'efface peu à peu de la scène des vivants jusqu'à passer enfin, terrassé par son cancer, le délire paranoïaque de Yolande s'amplifie, la submerge, la noie, au rythme galopant des rats qui commencent de jaillir d'un peu partout dans la maison saturée de déchets, débris souvenirs amassés en chaos putrides – même les chiottes sont bouchées... Au fil des pages montent en lente marée sordide la folie de l'une et l'agonie de l'autre. De tous les romans de Pascal Garnier que je connaisse, celui-ci est le plus noir, le plus oppressant. Il brille comme les autres de multiples éclats d'écriture – ces formules-miracles semées comme d'infimes étoiles au détour des phrases – mais ils ont la lueur sombre, et nulle part je n'ai trouvé ces imperceptibles sourires qui, dans les autres romans, invitent à éprouver pour les personnages une tendresse compatissante.

Lorsque fut évoquée, au cours de l'entretien que nous avons eu au Train Bleu, la réédition de *L'A26*, je demandais à Pascal Garnier si, profitant de l'opportunité offerte par l'éditeur, il avait remanié ce qu'il avait écrit dix ans auparavant. Il me répondit qu'après de longues réflexions, il avait choisi de ne corriger que les coquilles et de laisser en l'état des phrases qui aujourd'hui ne le satisfont pas pleinement – "Il ne faut pas retoucher pour essayer d'atteindre cette perfection : en général, c'est comme ça qu'on met le foutoir !"

Il me semble que ce fut là un juste choix ; s'il y a bien ici ou là des répétitions qui ne sont peut-être pas de vrais effets de style, je reste persuadée que ces aspérités sont précisément ce qui achève de donner au texte sa force et qu'à trop vouloir le lisser on l'aurait affadi. Heureusement qu'il est là avec ses petites éraflures – il se reçoit à pleine puissance, et il en faut de la puissance littéraire pour qu'un texte, simple tissu de mots dit l'étymologie, étreigne le cœur aussi fort, au point de fâcher pour longtemps avec la vie et le genre humain un lecteur qui serait un tant soit peu enclin à l'humeur morne.

### Citation

"Il y a des choses qu'on ne peut pas tuer avec un fusil, parce que ces choses-là sont déjà mortes."

Rédacteur : Isabelle Roche

mardi 12 mai 2009

partager :